

Avoir 20 ans et être pauvre (6/6) : l'abandon des jeunes qui ont été placés Par Michaël Hajdenberg

Sonia est une oubliée de l'Etat. À 23 ans, elle ne peut compter que sur elle-même. Les autres jeunes adultes de son âge peuvent le plus souvent s'appuyer sur leurs parents, pour se loger, se nourrir, parfois étudier. Pas elle. Sonia a été placée dès ses 13 ans, et n'a personne sur qui se reposer depuis ses 18 ans, comme la grande majorité des jeunes qui sont passés par l'ASE (Aide sociale à l'enfance). L'ASE, que beaucoup continuent d'appeler la DDASS, lâche chaque année dans la nature de jeunes adultes tout juste majeurs sans aucune aide financière et bien souvent peu de repères. Selon une étude réalisée par Jean-Marie Firdion, de l'Insee (lire sous l'onglet Prolonger), 23% des SDF ont été «placés» dans leur enfance (alors qu'ils représentent 2% de la population générale logée). Et le chiffre atteint 35% parmi les 18-24 ans. Le tout dans une ignorance et une indifférence quasi générales. En France, personne, aucune administration, aucun observatoire ne peut décrire avec précision la trajectoire des enfants placés.

Il faut donc s'en remettre aux récits personnels. Comme celui de Sonia, qui lâche tout d'un bloc. Cette jeune fille soignée, maquillée, raconte sa jeunesse perdue, en tentant de masquer ses émotions par des grimaces et des contorsions du visage. Sonia accepte de raconter pour «montrer qu'on peut toujours travailler, s'en sortir, même quand on a vécu» ce qu'elle a vécu. Elle confie cela avec assurance, comme si elle était à présent tirée d'affaire. Peut-être pour se persuader qu'elle y arrive enfin, alors qu'elle en paraît si loin.

Sonia ne vit pas à la rue mais prendre rendez-vous avec elle suffit à mesurer le peu de chemin qui l'en sépare. Elle ne rappelle pas : cela fait des mois qu'elle n'a plus de crédit à son téléphone qui «part en vrac» ? «Ceux qui m'aiment m'appellent.» Elle refuse de prendre un café, croyant qu'elle va devoir le payer. Il faut dire qu'à Paris, le «crème» qu'elle avale (3,50 euros) représente 70% de son budget pour la journée.

Adolescence et errance

Sonia vit à l'hôtel, à la station Strasbourg-Saint-Denis, dans une petite chambre qu'elle partage avec une jeune fille ayant connu un parcours un peu similaire au sien. Une association, Urgence Jeunes, lui finance ce logement et lui fournit quelques vêtements et serviettes. Ainsi que 5 euros par jour, sous forme de chèque service «pour la nourriture, les soins d'hygiène, et les titres de transport». Elle dit : «Ça va. Une boîte de raviolis coûte moins de 1 euro. Parfois j'arrive même à économiser et à m'offrir un sandwich grec à 5 euros.»

Sonia a connu de pires moments. Petite, elle vit à Argenteuil (95) avec son père italien et sa mère mauricienne. De 6 à 8 ans, son père abuse d'elle sexuellement. «Ma mère m'a dit de me taire.» À 12 ans, son institutrice de CM2 détecte son mal-être, l'interroge, et Sonia lâche le morceau. «Il y a eu un procès. Mon père a reconnu les faits, a été condamné à de la prison. Mais ma mère n'a pas supporté que je parle, elle s'est suicidée.»

Plusieurs fois dans son adolescence, Sonia tentera de «la rejoindre», dévastée par la culpabilité. À 13 ans, elle part vivre dans un foyer à Cergy Saint Christophe (95) : «J'étais faible, trop gentille. Des filles me maltrahaient.» Son oncle et sa tante de mandent à s'en occuper, mais la maltraitent à leur tour, sexuellement, humainement : «Ma tante me demandait de faire la bonne.»

Sonia fugue deux fois, devient agressive, et, à sa demande, est orientée vers un nouveau foyer. À 16 ans, elle choisit de s'orienter vers la vente, et rêve d'aller vivre en Angleterre où séjourne une de ses tantes, bienveillante celle-là. Le juge refuse. Nouveau foyer, nouveaux problèmes. «J'ai débarqué dans un monde violent, avec des filles qui se scarifiaient, on aurait dit des garçons, elles parlaient comme des racailles, alors que moi je n'avais pas ce genre de langage.»

Parallèlement, «complètement perdue, naïve», sa vie sentimentale est un désastre, sur lequel elle ne souhaite pas s'étendre. À 18 ans, elle quitte le foyer pour un garçon, espère tirer un trait sur le passé, «mais à 19 ans, je n'arrivais pas à travailler. Je ne sais pas pourquoi, j'avais une boule d'angoisse. À 20 ans, j'ai commencé à la surmonter».

Sonia connaît des expériences malheureuses, commet des erreurs qui lui coûtent ses postes. À chaque fois, elle s'en veut, mais repart déposer des dizaines de CV partout où elle passe. Au MO de Saint-Denis, l'expérience ne dure guère plus de trois semaines :

«J'étais trop angoissée, je n'arrivais pas à gérer. Quand toute une famille se présentait à la caisse, je voulais être rapide et j'allais trop vite.» Puis dans une boulangerie, on lui explique qu'«on n'a pas le temps d'apprendre à une stagiaire».

Paniquée par l'échec, elle part en Angleterre à 21 ans, mais revient en France subitement, pour rallumer la flamme d'un ancien amour qui s'éteindra très vite. De son voyage, elle a tout de même

rapporté un diplôme, qu'elle transporte dans son sac et montre avec fierté : il atteste qu'elle est bilingue.

Ce qui ne l'empêche pas, à son retour, de se retrouver seule et sans perspective. Son ancien foyer de Villiers-sur-Marne l'oriente alors vers l'association Urgence-jeune. Après deux semaines passées dans un foyer pour femmes battues, elle a atterri dans l'hôtel (Lire la suite www.mediapart.fr).